

DE LA MÊME AUTEURE

Buena vida, Libre Expression, 2015.

FLORENCE K

LILI BLUES

*Pour Éléonore et Ariane,
qui déployez vos ailes avec tant de grâce.*

*À mes petits, pour plus tard, Alice, Daphné,
Cassandra, Maël, Margot, Fred et Elliot,
gardez toujours la tête bien haute!*

To Benjamin, for all the love you bring to my life.

PROLOGUE

Vanessa ouvrit les paupières en sursaut. Une autre nuit beaucoup trop courte venait de s'achever. Comment pourrait-elle un jour récupérer si elle n'arrivait plus à reposer ses nerfs à fleur de peau ? Elle aurait aimé dormir encore une, deux, dix, vingt, voire mille heures de plus. Quitte à se réveiller cent ans plus tard afin de laisser à la douleur le temps de se diluer. Ou quitte, à la rigueur, à ne plus jamais se réveiller. Elle lança un regard découragé à sa vaste chambre décorée par un designer soi-disant adepte de la zénitude. Jusqu'alors, elle avait toujours grandement apprécié l'ambiance que celui-ci avait insufflée à sa maison. Mais depuis qu'elle s'y retrouvait seule, le vide de la pièce lui était d'une lourdeur insupportable. Et tel un complice de ce vaste espace nu, chaque nouveau matin prenait plaisir à lui rappeler la solitude profonde qui minait désormais sa triste réalité. C'était dur.

Un rayon de soleil filtra entre les stores vénitiens de la pièce dont l'unique fenêtre donnait sur un petit boisé. La lumière du jour força Vanessa à refermer les yeux. Ils lui faisaient mal et ses paupières étaient enflées. Une violente migraine logeait depuis plus de quarante-huit heures dans son crâne. Au prix d'un énorme effort, elle réussit tout de même à se lever et à marcher péniblement jusqu'à la salle de bain. Elle aspergea son visage d'eau fraîche puis le regarda fixement dans le miroir. Son si beau visage. Qui avait déjà su faire tourner bien des têtes et lui avait procuré son lot de travail et de contrats. Ses traits lui avaient autrefois promis un avenir à la hauteur de ses rêves. Jusqu'à ce que ces derniers

l'abandonnent, un à un. Elle observa quelques instants son reflet. Son futur était désormais chose du passé. Tout avait changé. Elle s'était laissée prendre au jeu.

Vanessa regarda l'heure. Il était 7 h 50. L'animateur radio déclinait avec une chroniqueuse un peu nunuche les bienfaits de la méthode danoise du bonheur. Le *hygge*. Cocooning, feu de foyer, bas de laine et chocolat chaud entre amis, la nouvelle façon en vogue de prendre soin de soi. Que n'allaient-ils pas inventer encore pour tirer profit d'une promesse de bonheur ? Apparemment, elle n'était pas la seule à le rechercher puisqu'on ne parlait que de techniques pour atteindre la plénitude et le bien-être à droite et à gauche. La différence était qu'aujourd'hui Vanessa n'en avait plus rien à foutre. Ni du *hygge*, ni du bonheur des autres. Elle asséna un violent coup de poing au bouton *snooze* du radio-réveil, fantasmant au passage qu'il fût adressé aux crânes de tous ceux qui lui avaient causé du tort. Elle étira ses muscles, endoloris par son mal-être. Sa vie au complet était tombée à l'eau.

Il lui était souvent arrivé de goûter à la lassitude, au chagrin, à la tristesse... Mais jamais au désespoir. C'était la première fois qu'elle en faisait l'expérience et elle ne s'y retrouvait pas du tout.

Et pourtant, il y avait longtemps que son mari, Samir, et elle vivaient pour ainsi dire séparément sous le même toit. Qu'ils cohabitaient. Qu'ils ne s'adressaient presque plus la parole, préservant leurs mots pour les platitudes de la vie quotidienne, ne partageant plus aucun intérêt en commun, sauf ce qui concernait leur fille, Emma. Le désir sexuel ne les habitait plus qu'à l'occasion. Ils savaient très bien en leur for intérieur que leur couple était voué depuis un long moment à l'échec.

Vanessa s'ennuyait maintenant à en mourir de quelque chose qui n'avait jamais réellement existé. D'un idéal que Sam et elle n'avaient pas réussi à accomplir ensemble, d'un rêve inassouvi de petite fille. Elle regrettait aujourd'hui de ne pas avoir su profiter de l'odeur de son mari sur l'oreiller pendant toutes ces années où sa tête s'y posait encore. Elle

se mordait les doigts d'avoir tant ragé contre les poils qu'il oubliait dans le lavabo lorsqu'il avait terminé de se raser et contre ses jeans jetés pêle-mêle en boule, dans un coin de leur chambre. Elle s'en voulait de l'avoir trop souvent interrogé sans relâche lorsqu'il rentrait après 2 heures du matin, de lui avoir reproché les taches du café qu'il renversait par inadvertance tous les matins sur le comptoir. Aujourd'hui, elle vénérât presque les traces qu'il avait laissées après son départ, son parfum dans les tiroirs, ses chaussures dans leur *walk-in*, les boîtes de ces cœurs de palmier qu'il aimait tant dans le garde-manger.

Les absents sont idéalisés. Et Vanessa s'était mise à idolâtrer le fantôme de Sam et à pleurer son souvenir comme s'il avait été le meilleur des maris pendant toute leur union. Comme s'ils avaient déjà été heureux. En fait, elle pleurait pour la première fois quelque chose qui avait trouvé la mort depuis longtemps.

Elle étudia sa silhouette dans le miroir, cherchant quelque détail qu'elle pourrait encore aimer d'elle-même. Puis, sentant sa migraine marteler à nouveau ses tempes, elle détourna le regard de son reflet et courut jusqu'à sa chambre, s'empêtrant dans la longue robe de nuit que son ex-belle-mère lui avait offerte peu après son accouchement. Elle s'assit dans le lit, en haletant fortement, à bout de souffle. Pour prévenir une autre de ces crises de panique qui l'envahissaient à répétition, elle redressa ses oreillers et attrapa une cigarette dans le tiroir de la table de chevet. Fumer la calma. Après sa dernière bouffée, elle écrasa son mégot dans une vieille tasse de café sale qui traînait sur sa commode et se recoucha en tirant d'un geste brusque le drap par-dessus sa tête. Elle ferma les yeux et redevint, bien malgré elle, la spectatrice silencieuse d'un défilé de regrets qui s'imposaient sans arrêt dans sa mémoire. Elle assista à cette insoutenable parade, complètement impuissante, tout en priant pour que son esprit lui permette un jour de penser à autre chose. Elle pleurait sans émettre un seul son. De toute façon, il n'y avait personne pour l'entendre ni pour la consoler.

La petite était avec son père. Samir avait décidé d'en prendre momentanément la garde pour lui éviter d'être témoin du chagrin dans lequel s'enlisait sa mère. Il se donnait bonne conscience en se convainquant que cela permettrait à Vanessa de se relever. Qu'elle finirait par se consoler en passant du temps avec ses copines, en allant au spa, en écoutant des *podcasts* de bien-être, en s'inscrivant sur Tinder et en allant au cinéma tous les mardis soir. Il taisait ses relents de culpabilité en présumant qu'à coups de martinis et de papotage entre filles Ness finirait par réaliser que c'était pour le mieux et que tout le monde serait plus heureux ainsi.

Pour le moment et tant qu'elle lui foutait la paix, il n'avait aucun problème à lui refilet de l'argent.

En allumant une autre cigarette, Vanessa se remémora pour la énième fois les événements des semaines précédentes.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE UN

Cinq semaines auparavant, Sam et Vanessa avaient eu une forte dispute au sujet d'un voyage qu'elle désirait faire et pour lequel son mari ne montrait guère d'intérêt. Elle souhaitait s'assurer de leurs vacances de Noël dans le Sud en achetant les billets plusieurs mois à l'avance, chose qui scandalisait Sam. Il lui avait clairement dit d'un ton sec et fâché, après qu'elle eut trop insisté :

« Comment veux-tu que je sache ce que j'aurai envie de faire à Noël quand je suis tellement débordé au travail que je n'ose espérer m'accorder une journée de congé d'ici l'automne ? Tu ne vis pas dans le même monde que celui des gens qui travaillent, Ness. Tu sais quel est ton problème ? Tu as trop de temps. Moi, je bosse sans arrêt, je fais tout pour qu'on ne manque de rien et, toi, tu ne penses qu'à ton Club Med à Aruba et à ton cul. Fous-moi la paix, s'il te plaît. On partira en vacances quand je déciderai que ce sera le bon moment pour partir en vacances. Et ne te plains pas, ta vie entière, c'est des vacances. »

Il était sorti de la pièce en claquant la porte, laissant sa femme en pleurs sur leur lit *king*, un lit si grand qu'il avait fort probablement eu son rôle à jouer dans la distance qui s'était progressivement creusée entre eux deux.

Après leur altercation, Sam s'était mis à faire beaucoup de bruit dans la cuisine, ouvrant et fermant violemment les armoires et le réfrigérateur, puis, au vif étonnement de Vanessa, elle l'avait entendu remonter l'escalier vers leur chambre. Une lueur d'espoir avait traversé ses yeux : peut-être

revenait-il pour s'excuser, chose qu'il ne faisait qu'en cas de force majeure, ou pour lui dire, tout en bougonnant un peu, de réserver même s'il allait souffrir le martyr au travail d'ici là, ou peut-être s'aventurerait-il à la toucher, à l'embrasser, à lui dire qu'il voulait réparer leur couple. Mais il était entré dans la pièce en coup de vent, sans le moindre regard à Vanessa, s'était saisi de son gros sac de sport dans leur *walk-in* et avait commencé à jeter brusquement des vêtements à l'intérieur. Tout en le faisant, il avait entamé un bruyant monologue, destiné évidemment à écraser sa femme sous le poids de la culpabilité. Il se posait en victime.

« Comme c'est ainsi, comme personne ici dans cette maison ne semble prendre mon boulot au sérieux, et pourtant Dieu sait que ces mêmes personnes sont extrêmement heureuses de pouvoir dépenser sans compter le fruit de mon travail, eh bien, je m'en vais. Comme ça, tout le monde sera heureux et tout le monde me laissera la paix pour faire ce que je veux et pour bosser autant que je veux. Et peut-être qu'un jour ils réaliseront tous à quel point ils étaient chanceux de m'avoir eu. »

Il avait poursuivi son soliloque insensé pendant quelques minutes, le temps qu'il se fasse bien comprendre et qu'il termine son bagage, puis, devant une Vanessa incrédule, il était sorti de la pièce, avait descendu l'escalier, était allé dans le garage, avait fait démarrer la voiture et était parti.

Elle ne l'avait plus revu pendant près d'un mois.

Sam était allé vivre chez son frère et c'est sa belle-sœur, Tamara, qui s'était chargée de faire la navette pour leur petite Emma, l'amenant chez l'un ou l'autre de ses parents. Il ne parlait plus à Vanessa que pour des fonctionnalités, ce qui ne représentait en soi pas un énorme changement par rapport au temps où ils faisaient vie commune, et ne répondait à ses textos que si ceux-ci concernaient le bien-être de leur fille.

Vanessa s'en tirait tant bien que mal, se répétant qu'il devait s'agir de la fameuse *midlife crisis* dont elle avait tant entendu parler chez ses amies, ou en se disant que cette pause dans leur mariage ne devait être que momentanée,

que ça leur ferait du bien à tous les deux et leur réapprendrait à s'apprécier l'un l'autre. Elle était même sortie en boîte à deux reprises avec Angela, sa meilleure amie, et avait aimé se faire draguer au bar et se faire empoigner les fesses sur la piste de danse. Elle était certaine que Sam l'apprendrait d'une manière ou d'une autre et que cela aiderait à raviver la flamme entre eux. Oui. Elle en était sûre, cette brèche leur serait bénéfique et n'était qu'un vilain moment dans l'histoire de leur union.

Au bout de la quatrième semaine, Sam avait convoqué Vanessa dans un triste café d'un grand boulevard de leur banlieue. Vanessa s'y rendit comme on se rend à une première *date*, le cœur palpitant dans sa poitrine, certaine qu'il lui demanderait de recommencer à zéro, de leur donner une autre chance, peut-être même de partir en voyage, tous les deux, sans Emma, pour la première fois depuis sa naissance.

La mine grave qu'affichait Sam lorsqu'elle l'aperçut à travers la vitrine la fit douter de ses certitudes. À peine deux minutes plus tard, lorsque Sam lui indiqua de s'asseoir en face de lui, ses derniers espoirs s'effritèrent.

Il avait réfléchi. Il avait pris des décisions.

Il ne l'aimait plus.

En réalité, il n'était plus amoureux d'elle depuis des années, mais il était resté pour le bien de la petite, pour essayer, pour laisser peut-être la chance à un miracle de se produire.

Il l'avait ensuite implorée de réaliser qu'elle non plus n'était plus heureuse depuis longtemps et qu'il lui rendait sûrement le plus grand service de sa vie en lui enlevant le poids d'avoir à prendre une décision quant à leur avenir. Il lui avait répété sans arrêt, en la soulant par son excessive positivité par rapport à leur séparation, que son choix en était un pour leur bien commun à eux trois, à lui, à elle et à Emma. Qu'une fois la tempête du divorce passée, une fois la poussière retombée, les émotions se calmeraient et qu'elle verrait bien, lorsqu'elle rencontrerait de nouveau quelqu'un, qu'ils avaient pris la bonne décision. Bref, qu'elle aurait six mois douloureux à traverser, mais qu'après la pluie le beau temps,

les arcs-en-ciel, la renaissance, les fleurs de printemps et tout le tralala reviendraient illuminer ses glorieux matins... « *Bullshit* » avait été le seul mot qui venait à l'esprit de Vanessa durant toute la tirade de Sam.

Ainsi, elle l'avait silencieusement écouté débiter ses arguments, les uns plus boiteux et lâches que les autres. Elle était assise devant lui, dans le décor convenu du sombre café. De grandes vitres sur lesquelles des lettres peintes annonçaient les spécialités de la maison donnaient sur un stationnement à moitié vide. C'était moche. Gris. Déprimant. La pluie ne cessait de tomber depuis une dizaine de jours. Vanessa n'entendait plus que les grincements des chaises autour d'elle et le bruit de la machine à espresso au loin. Plus les mots s'échappaient de sa bouche, plus Sam gesticulait d'une manière frôlant le ridicule. Et au fil de ses paroles, Vanessa se réfugiait au creux d'elle-même, cherchant à se protéger du flou de sons et de lumières tout autour d'elle qui lui donnaient le vertige. Elle ne percevait plus que les lèvres mobiles de son futur ex-mari. Elle n'avait pas bougé, pas bronché. Ce n'était pas un choc, c'était un mauvais rêve. Il fallait absolument que ce qu'elle venait de vivre fût un cauchemar dont elle n'était que le témoin. Elle ne survivrait pas à un tel échec.

À la fin de sa tirade, Sam, constatant qu'il n'avait provoqué aucune réaction visible chez sa femme, lui avait demandé assez brusquement si elle l'avait bien compris. Elle n'avait pas répondu sur-le-champ. De toute façon, cela aurait-il pu changer quelque chose ? Il lui avait répété la question et elle avait hoché la tête mécaniquement. Puis il avait ajouté qu'à partir de là elle pourrait s'adresser directement à son avocate, une femme très bien, très compréhensive apparemment, qui saurait respecter ses besoins. Il avait insisté, d'un ton assez condescendant d'ailleurs, quasi paternaliste, sur le fait qu'il savait bien qu'elle mettrait du temps avant d'être en mesure de retourner sur le marché du travail et d'être capable de subvenir à ses besoins, et qu'il ferait donc preuve de bonne foi et de générosité à son égard.

Pendant qu'il se levait, attrapant son téléphone et ses clés sur la petite table toute collante de vieux lait, elle avait

finalement réussi à ouvrir la bouche et à prononcer d'une voix monocorde et étouffée, presque inaudible, la chose suivante : « *Fuck you, Sam.* »

Il n'avait rien répondu, brillant de splendeur dans toute son indifférence, et s'était dirigé vers la porte, lui accordant le dernier mot, affichant un air de soulagement d'en avoir fini avec cette pénible conversation.

Elle avait attendu qu'il fût sorti du café et elle avait laissé ses nerfs tendus se relâcher. Elle avait tremblé de tout son corps.

CHAPITRE DEUX

Une fois dehors, Sam s'était senti délesté d'un poids qu'il considérait comme n'étant plus le sien. Il flottait au-dessus de tout, plus jeune que jamais. Il revivait.

Au moment où il s'était saisi des clés de son Lexus, son téléphone avait vibré. À l'écran s'affichait ce nom qui faisait battre son cœur, qui lui procurait des sensations inexplorées depuis si longtemps, qui faisait gonfler son sexe, ce nom qu'il avait envie de crier sur tous les toits : Lili.

Il l'avait rencontrée sur un tournage au mois de février. Un coup de foudre était tout ce qui lui manquait jusqu'alors pour désertier son mariage. Le désir qu'il éprouvait à l'égard de Lili était plus fort que toutes les peurs qui l'avaient toujours empêché de laisser Vanessa. Plus fort que la crainte de perdre sa maison, de devoir verser une pension énorme, d'être confronté à la colère de son père et de connaître l'opinion de sa famille. Il se sentait revivre, du sang neuf coulait dans ses veines, faisait battre ses tempes. Ses collègues, qui avaient toujours connu un homme taciturne et réservé, découvraient un patron capable également de sourires et d'humour. Une confiance nouvelle l'habitait. Un tel amour ne pouvait que mener à quelque chose de grandiose. Entre un mariage en phase terminale éternelle et le souffle de vie que lui procuraient la présence et le rire de Lili, il n'avait pas eu à hésiter longtemps. Lili n'était pas une porte de sortie, elle représentait plutôt une porte d'entrée vers un monde infini de possibilités. En achevant d'un coup de massue ce qui restait de son mariage avec Vanessa, il donnait naissance

à la suite de sa vie. C'était sa réincarnation, tout ce que la providence lui avait auparavant refusé.

Sam et Lili avaient fait l'amour pour la première fois dans une loge, sur un plateau de tournage. Il en avait été bouleversé, tant leur chimie était puissante. Puis il l'avait conduite deux jours plus tard à l'hôtel. Pas dans un motel *trash*. Ni dans un hôtel sans personnalité ni charme. Au Ritz. Elle méritait le meilleur. Sam l'y avait prise avec passion dans tous les sens, la couvrant de baisers comme un roi aurait couvert d'or sa favorite. Il buvait ses mots, ses baisers, tout ce qui coulait d'elle après ses multiples orgasmes. Il rêvait de l'emmener à Paris. De lui faire l'amour partout dans le monde. À Rome, à La Havane, à Londres, à New York. Il se voyait vivre avec elle une existence de riches artistes bohèmes complètement fous et soûls d'amour. Leur histoire serait différente de celles des autres. Non seulement elle ne se terminerait jamais, mais elle serait remplie d'un mouvement perpétuel vers l'autre, d'attentions, de désir inassouissable, de sexe et de tendresse, peut-être même d'enfants... À la seule évocation de l'image de Lili, nue et offerte devant lui, il sut qu'il venait de faire la bonne chose en quittant sa femme une fois pour toutes. C'était plus fort que lui. Il avait goûté à Lili, il ne pourrait plus jamais s'en passer.

Puis la sonnerie insistante de son téléphone l'avait tiré de sa rêverie.

Il s'était emparé de son iPhone et avait pris soin de placer sa voix dans ce registre grave et rauque qui lui conférait une allure d'acteur des années 1950. Il connaissait les différentes facettes de son charme et savait les décliner de toutes les façons possibles :

« *Hello*, mon amour. »

D'un ton inquiet, Lili s'était exclamée :

« Sam, je suis contente de te parler ! Ça fait au moins dix textos que je t'envoie !

— Tout va bien ? Mon téléphone était au fond de ma poche, sur silence, mentit-il sans même s'en rendre compte, la vérité étant qu'il n'avait pas osé lui répondre devant sa femme.

— Tu étais avec elle ? »

Sam avait fait une pause. Il avait envie de commencer cette nouvelle relation d'un bon pas, sous le signe de la transparence, et avait répondu par l'affirmative, car il n'avait rien à se reprocher. Il y avait eu un silence au bout du fil, puis Lili avait poursuivi, d'une voix posée un peu trop forcée :

« Et alors, tu lui as dit ? »

— Oui.

— Tu lui as dit pour nous deux ? »

Cette fois-ci, Sam avait hésité un instant. Il craignait de décevoir Lili, qui refusait de demeurer un secret, mais il n'avait pas été capable de tourner le fer dans la plaie ouverte de son ex-femme. Déguisant la vérité comme lui seul savait si bien le faire, autant avec ses collègues qu'avec ses amis, parfois pour éviter le conflit et parfois pour mousser ses avantages, il avait soufflé :

« Elle le sait. »

Il avait justifié intérieurement son demi-mensonge en se disant que, de toute façon, ce n'en était pas vraiment un puisque Vanessa ne devait pas être dupe, qu'elle devait certainement se douter qu'il en avait rencontré une autre. N'était-ce d'ailleurs pas le cas dans la plupart des ruptures ? On étirait la sauce en espérant que l'autre finirait par nous quitter pour que nous n'ayons pas à le faire. On laissait traîner les choses jusqu'à ce que soit automatiquement délégué le sale boulot. Puis, si l'autre ne partait pas et que le cœur, trop longtemps muet de désir pour son partenaire légitime, se mettait à faire des pirouettes pour une autre âme, mystérieuse, attirante, intrigante parce qu'encore vierge de nous, on choisissait de suivre l'élan de la passion en se répétant qu'on n'avait qu'une seule vie à vivre, heureux de ne pas devoir affronter le grand désert de la solitude qui guette de loin les gens sensés qui savent quitter leur partenaire sans nécessairement avoir de plan B.

Au bout du fil, Lili paraissait rassurée. Sam avait émis un silencieux soupir de soulagement et avait changé de sujet en proposant à sa nouvelle flamme de l'emmener dans le restaurant d'un hôtel chic de la vieille ville. Il passerait la prendre

à 19 heures. «J'ai hâte de te voir, ma belle», lui avait-il texté après avoir raccroché.

Sam était retourné à son bureau, avait planché quelques heures sur un scénario de film qui lui causait bien des tracas; une histoire invraisemblable de science-fiction en vase clos. Il avait hérité des hommes de sa famille l'habitude d'accorder la priorité à son travail plutôt qu'à tout le reste. Rien n'avait plus de noblesse aux yeux de Samir et de Mounir, son père, plus d'importance que le sentiment du travail bien fait, que la sensation d'avancer dans la vie, de construire, puis de voir croître entre ses mains le fruit de ses idées, et enfin d'en recevoir une énorme gratification lorsque le public, les critiques et surtout ses pairs le complimentaient. Lorsque son travail était couronné de succès, Sam se sentait parfaitement aligné, parfaitement à sa place.

Cet après-midi-là, cependant, il avait eu de la difficulté à se concentrer. Chaque fois qu'il reprenait la lecture d'un paragraphe, ses pensées divergeaient automatiquement vers le corps et le parfum de Lili. Il faisait des liens entre tout ce qu'il avait sous la main et la personnalité de sa nouvelle flamme. Elle était fascinante, inspirante, pleine de vie. Elle aurait été magnifique dans le rôle principal, mais il avait déjà été accordé à une autre actrice, une étoile montante du nom de Susie Lagrange.

Dommmage. Lili aurait été parfaite. Il devrait lui dénicher un rôle clé. L'aider à propulser sa carrière encore plus loin. Elle s'intéressait à tout, savait trouver de la beauté dans tout. Elle avait voyagé, aimait parler de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle avait vécu, le faisait rêver en lui racontant des bribes de son parcours qui était complètement atypique, de ses années de galère à Los Angeles qui l'avaient laissée désillusionnée, presque brisée, et de la façon dont elle avait décidé de rentrer à Montréal et de se rebâtir complètement, enchaînant audition après audition. Ses années de mariage à elle, ratées, qui lui avaient tout de même donné ce qu'elle avait de plus précieux, son fils, Tom. Lili avait offert à Samir un portrait d'elle qui l'excitait furieusement. Tout le contraire de Vanessa, qui s'était progressivement repliée sur un monde

auquel il n'avait nullement envie d'avoir accès, un univers oscillant entre son *shopping* du samedi après-midi et une soudaine obsession pour le yoga qui l'avait complètement rayée de la réalité.

Il avait terminé le boulot plus tôt afin d'avoir le temps de passer se doucher chez son frère. Confortablement assis sur le siège en cuir de son quatre-quatre Lexus, bien caché derrière ses vitres teintées, ressemblant à un *golden boy* de New York de la fin des années 1990, il avait souri lorsque la radio avait diffusé une chanson des Ohio Players qu'il avait toujours adorée, *Love Rollercoaster*. Il roulait beaucoup plus vite qu'à son habitude, dépassant tout ce qui bougeait sur l'autoroute, baissant sa fenêtre, le toit grand ouvert et le cœur aussi.